

Pèlerinage et hospitalité dans la région de Martel

La conférence organisée par l'Association des Amis du Musée de la Raymondie, Martel, le 14 mai 2016, avec *Marguerite Guély, Présidente de la Société archéologique, historique et scientifique de la Corrèze, et spécialiste d'histoire de la sénéchaussée de Martel.*

Martel est au carrefour de deux routes de première importance : la route Paris Toulouse qui, de Brive à Cahors, passe par Martel et par Gramat jusqu'au XVI^e siècle - elle traverse la forêt de Turenne entre Nazareth et l'Hôpital St-Jean - c'est une voie antique comme en témoignent les lieux la Logne de Nazareth et les Tabernols à l'Hôpital St-Jean.

Cette route rencontre à Martel la route du sel, qui mène de Souillac à l'Auvergne, et passe par Vayrac à l'est.

Il s'agit d'un carrefour marchand, à partir duquel le sel est également envoyé vers le nord et le Limousin et vers le sud et le causse de Gramat.

Mais il est aussi, surtout à partir de 1166 et de la découverte du corps d'Amadour, une étape sur la route de pèlerinage de Rocamadour, devenu si l'on veut (ou malgré les routes signées par Aimeric Picaud) une étape du nord vers Saint Jacques de Compostelle.

LES PELERINS

Depuis les travaux de René Lacoste Messelière et la décision du conseil de l'Europe de proclamer itinéraire européen le chemin de Saint Jacques, chacun tient à coeur de se proclamer gîte d'étape sur des itinéraires plus ou moins tortueux, partant du Puy ou de Tours. Sur ces routes auraient convergé vers Compostelle des milliers de pèlerins, appelés Jacquaires ou pèleirns.

La thèse de Denise Péricard-Méa est venue apporter un bémol à cet enthousiasme. Il semble qu'à part les années de Jubilé, ou lors des grands élans de foi du XIII^e siècle, les pèlerins n'étaient pas si nombreux.

Beaucoup d'entre eux accomplissaient un voeu qui ne les concernait pas toujours, ou avaient été condamnés à un pèlerinage pénitentiel ou fuyaient pour un temps leurs créanciers.

Cependant, se sont créés ou existaient déjà, sur les routes qu'ils fréquentaient, des auberges, des hôtelleries et des cabarets. Mais aussi, pour tous ceux qui, pauvres ou malades, passaient par là, des hôpitaux, fondés soit par des ordres religieux, soit par des consuls ou des seigneurs.

Nous allons étudier le cas de Martel en décrivant d'abord l'Age d'Or des pèlerinages et de l'hospitalité du XII^e au XIV^e siècle, puis les crises dues à la guerre de Cent Ans et aux guerres de religion. Enfin le déclin du XVII^e et XVIII^e siècle.

L'AGE D'OR DU XII^e ET XIV^e SIECLE

L'abbé Serrurier Dubois s'étonne du nombre des hôpitaux à Martel au Moyen Age. Il pourrait s'étonner aussi du nombre et de la réputation de ses auberges ou hôtelleries.

L'HOSPITALITE MARCHANDE

Commençons par l'hospitalité laïque : celle des marchands, des riches pèlerins et de tous ceux qui peuvent payer leur écot.

Les auberges se trouvent, jusqu'au XIV^e siècle, dans les barrys et surtout dans le barry de Brive, parce qu'on peut s'y abriter après la nuit close, en arrivant du Nord.

C'est l'auberge de la Pomme et l'auberge de la Salamonie à l'entrée même du barry, à droite de la porte. Au XIII^e siècle elle est tenu par le sieur Treuil qui est aussi forgeron.

A l'autre extrémité de la rue et sur le côté gauche, se trouve l'Hôtellerie du Bordo ou du Bourdon (du pèlerin) proche de la place du Sel. C'est une hôtellerie qui est mouvante (terre qui relevait d'un autre fief au temps de la féodalité) de la famille de Blanat que la rumeur traite de « vilains bouchers » et qui deviendront seigneurs de Saint Michel de Bannières.

Au pied des remparts de la première enceinte se trouve la place du Sel, entourée de cabarets, et en descendant vers le sud, la place du Monturu, terme classique pour désigner le montoir, sorte de banc qui permettait qu'on décharge les mulets chargés de sacs.

Là se trouve, à l'ouest de la place, l'auberge du Grand Soleil qui s'est peut-être appelé auparavant l'auberge de la Licorne.

Le barry de Creysse, par où passaient pèlerins et marchands en direction de Creysse ou de Montvalent par Gluges est moins animé et moins prospère.

LES HOPITAUX

En revanche c'est de ce côté que se trouvent deux hôpitaux, fondés par des ordres religieux, destinés aux pèlerins et aux pauvres.

LA VRAIE CROIX

Le premier, à l'extrême limite sud du barry, sur un chemin menant à Gluges, est l'Hôpital de la Vraie Croix, transformée en Vere Croix. « C'est l'hôpital des passants étrangers ou pèlerins voyageurs vers le Saint Sépulcre ».

Il appartient aux dames de l'ordre de Saint Jean de Jérusalem et l'on s'attendrait à ce qu'il dépende de l'Hôpital Beaulieu, fondé par Guisbert de Thémines et son épouse Aygline en 1237, puis donné par eux à l'ordre de Saint Jean en 1259.

Mais, comme le petit couvent de Barbaroux à Louchapt, qui semble avoir été donné par le seigneur de Sarrazac avec l'accord de celui de Cazillac vers 1200, et comme l'Hôpital Saint Jean tenu par des soeurs, il semble appartenir au membre du Bastit en Quercy.

C'est seulement en 1298 que Guillaume de Villaret, le grand maitre, ayant convoqué un chapitre général à la Tronquière, transfère Martel et Barbaroux aux religieuses de l'Hôpital Beaulieu.

Au couvent des Fieux, fondé l'année précédente par Barascon de Thémynes, sera donné la maison de Curemonte en Limousin, préalablement échangée avec le Bastit contre Saint Julien de Cadillac.

Tout ce remue-ménage à pour cause le bouleversement de l'ordre des Hospitaliers, replié sur Chypre et plus tard sur Rhodes et se transformant d'ordre hospitalier en ordre naval.

La Vere Croix et sa chapelle accueillent donc les pèlerins revenus ou en partance non pas vers le Saint Sépulcre mais plus probablement vers Rocamadour ou Saint Jacques de Compostelle.

L'HOPITAL DU SAINT ESPRIT

Plus loin encore, mais sur la colline qui domine Martel à l'ouest, appelé le Peuch Tilliry, se trouve l'Hôpital du Saint Esprit, fondé par un bourgeois de Martel nommé Sarret.

Comme beaucoup de familles marchandes, il a des parents à Brive propriétaires du mas de la Sarrétie, à côté duquel se trouve la maladrerie de Brive et le carrefour de la croix Saint Jacques.

Ces Sarret doivent avoir des relations commerciales avec Montpellier, où Guy Guilhem de Montpellier a fondé, vers 1178, l'ordre laïque du Saint Esprit.

Depuis 1251 et le partage de la vicomté, la route par Creysse est, à la différence de la route de Gluges, aux mains de la famille de Rudel puis de Pons. En 1274 Géraud Sarret vend à noble Guillaume de Tournemire la maison qui jouxte la tour de la prison, ou Tournemire, appelé aussi Tour de Cazillac. Cette maison a été à Gaubert de Sarrazac et elle appartient à un groupe de maisons logeant des amis et des alliés du seigneur de Cazillac.

Un peu plus loin que l'Hôpital du Saint Esprit, on trouve le fact de la Souque, donné par les Cazillac aux Tournemire et qui deviendra plus tard le curieux repaire de la Vassaudie. Les Tournemire sont des fidèles de la famille de Pons.

La famille Sarret, bienfaitrice de Saint Esprit, figure dans la liste des « Majores » de Martel. Ainsi Guillaume en 1299, Raymond en 1301, Jean Sarret en 1334. L'hôpital de Saint Esprit avait un autre membre à Montvalent, dans la vallée, à Saint Georges d'Issordel.

LES TEMPLIERS...?

Le mythique hôpital des Templiers

Je dis mythique, bien qu'il ait reçu la caution du chanoine Albe, qui le situé dans le barry de la Porte Pinche, c'est à dire en direction de Vayrac, sur la route du sel.

D'abord parce que les templiers n'ont pas coutume de pratiquer l'hospitalité et se tiennent à l'écart des villes ou ils ne possèdent que des maisons, ensuite parce que la rue du templier n'est mentionné qu'au XVIIIe siècle et que le lieu où on situe cet hôpital correspond à la maison tenue par les abbés d'Obazine.

Enfin, parce qu'à la disparition de l'ordre, on ne voit pas que les biens auraient été transférés aux hospitaliers.

L'HOPITAL MAJEUR

Enfin, il existe au delà de la porte de Brive un hôpital fondé par les consuls qui porte le nom d'Hôpital Majeur ou Hôpital Saint Marc. Il a été étudié au XXe siècle par M. l'abbé Lachière-Rey et par Louis d'Alauzier, de manière tout à fait précise.

Les consuls sont les patrons et intendants de l'Hôpital. Ils nomment un directeur, ou commandeur laïque, et un chapelain. Le commandeur est un bourgeois de Martel, ainsi Guillaume Besse dit le Mage, ou Guillaume de Maubuisson.

Les dames ou « donas » sont des laïques, de bonnes familles de Martel, au nombre de dix. Elles portent une croix sur leur habit, font voeu d'obéissance et de chasteté. Elles doivent servir les pauvres et les orphelins, ne sortent en ville qu'avec l'autorisation du commandeur et se partagent les taches à tour de rôle et deux par deux. Celle qui couche dans le dortoir des pauvres doit être âgée. Deux entre elles doivent se faire donner l'aumône en quêtant dans la ville.

Cet hôpital, si toutefois il est bien situé hors de la ville, doit également accueillir les pauvres pèlerins.

Outre les aumônes et les legs testamentaires, l'Hôpital possède une maison à Chauffour, dite de l'Hivernarie et des rentes en froment, seigle, avoine et noix.

Ainsi Martel jusqu'à la guerre de Cent Ans est bien pourvu pour accueillir des passants.

On semble même craindre pour les hôtelleries et auberges la concurrence des habitants puisqu'on défend aux habitants des barrys d'appeler les pèlerins de passage pour leur proposer le gîte et le couvert. Si on le défend, c'est qu'il s'agit d'une coutume usitée.

LES GRANDES HEURES du pèlerinage à Rocamadour

Etudiés par le chanoine Albé :

- 1159? et 1170 : Henri II
- 1183 : Henri le Jeune
- A Notre Dame de Rocamadour est attribuée la bataille de las naval de Tolosa
- 1244 : le 2 mai Saint Louis, sa mère et ses frères
- 1303 : Philippe le Bel
- 1323 : Philippe de Valois
-
- 1324 : le 4 janvier Charles le Bel et Marie de Luxembourg (lettres aux Mo. de la Batellerie)
- 1335 : Philippe de Valois devenu roi, avec toute sa famille à Brive le 27 décembre et à Rocamadour le 30

REPLI DANS LA VILLE - Le bouleversement de la guerre de Cent Ans

Dès les années 1350, on restaure les murs de la première enceinte et on commence à rassembler dans la ville les habitants des faubourgs.

On découvre les maisons les plus exposées pour qu'elles ne servent pas de refuge à des routiers ou autres malandrins. C'est le cas de la maison dite de Lacoste, ou hôtel de la Pomme, ou du couvent des Cordeliers.

Il est probable que l'Hôpital de la Vere Croix et celui du Saint Esprit sont momentanément abandonnés, les frères et soeurs se réfugiant en ville.

L'HOPITAL SAINT MARC

Nous connaissons assez bien, grâce aux archives consulaires, le sort de l'Hôpital Saint Marc, qui, replié en ville, loue ou se fait donner par les consuls une série de maisons dans différents quartiers. Il a fort à faire puisque les autres hôpitaux sont momentanément fermés.

VASSADEL

La première maison louée est celle de la dame Hélés de Vassadel. Cette dame, peut-être elle même membre des dames de l'Hôpital, réclame à plusieurs reprises un loyer. Sa maison « l'Hôtel de Vassadel » se situe dans la rue de l'église du côté du rempart du Capitani presque en face de la Martinie, qui deviendra plus tard l'Hotel des Faure de Mirandol.

C'est une maison noble, qui appartient toujours aux Vassadel en 1393, puis elle est aux Mayrac, des demoiseaux dont héritent les Jouffre de la Meschaussée, puis les Luquet du Chaylar.

MAISON SIRONHE

En même temps qu'ils louaient la maison de Vassadel, les consuls achetaient une maison aux Sironhe, de grands bourgeois de Brive. Comme les Blanat, dont nous avons parlé à propos de l'Hôtellerie du Bourdon, ce sont des marchands de bestiaux (boeufs qu'on engraisse dans les prairies de Saint Michel ou moutons du causse).

Ils ont, entre autres, une petite maison d'époque romane, dans la rue du Pont, juste à coté de la maison de Mirandol.

Cette maison est sans doute une des plus anciennes de Martel et une croix, déplacé derrière une fenêtre, montre qu'elle eut une vocation hospitalière. Cédée par Guillaume Sironhe, elle appartiendra, en 1393, à sa veuve, Guillemette Guisbert.

LA MAISON DE SAINT SUBRE

Mais la maison la plus spacieuse, que l'Hôpital Saint Marc occupe tout le temps de la guerre et possède encore au XVIe siècle est celle de Guillaume de Saint Exupéry. Elle se trouve dans la rue droite, tout près de l'église Saint Maur.

Le commandeurs se font rares. En 1357 Jacques Merle veut partir pour faire le pèlerinage de Saint Jacques : on l'oblige à rester. L'année suivante, Pierre Pinel veut démissionner et les consuls l'en empêchent.

Tant et si bien que, petit à petit, se sont les dames qui prennent la direction de l'Hôpital.

LA METJA

Ainsi l'hospitnière de la Metja, maison qui abrite peut-être les religieuses de la Vraie Croix, a qui l'on donne les clefs de l'Hôpital.

Nous ne savons rien de la deuxième partie de la guerre après 1395, les registres faisant défaut.

Restauration de l'Hôpital sur la route de Brive ou seulement la chapelle ?

L'HOPITAL ET LES DAMES DE SAINT JEAN

En 1447, la prieure de la Vraie Croix, Delphine du Bosc, ne pouvant réintégrer son Hôpital en ruine du barry de Creysse, ni sa maison de Barbaroux, propose aux consuls de s'occuper, avec les religieuses, de l'Hôpital de Saint Marc.

C'est du moins la version des consuls, qui seront en procès au XVIIe siècle avec les religieuses de Saint Jean de Jérusalem. La version de l'Ordre, qui n'est pas soutenable, est que l'Ordre possédait l'Hôpital et qu'il lui a été enlevé par les consuls.

AUBERGES ET HOTELLERIES

En même temps que les maisons hospitalières, les auberges et les hôtelleries s'installent à leur tour dans la ville.

C'est le cas du Lion d'Or du sieur Delvert, anciennement dans le barry de Brive, qui s'installe au coin de la rue droite et de la place de la Bride.

Ou sur la place du Dedans, l'auberge du sieur Bezangard, hôtelier, entre l'Hôtel des Dunoyer de l'Aubespain et la maison dite Fabri. Cette hôtellerie occupe la maison dite de la Surbieyre.

La famille des hôteliers, forgerons Breuil, s'implante dans la rue de l'église dans une grosse maison ayant appartenait aux Lespinasse.

LA FIN DES GUERRES ET LE XVIe SIECLE

LA VERE CROIX

L'hôpital de la Vere Croix a-t-il survécu à la guerre ? C'est peu probable, puisque Delphine du Bosc administratrice de la Vere Croix et de Barbaroux préfère s'installer à l'Hôpital Saint Marc.

En 1461, elle arrente à Pierre Laplaigne des jardins et des ruines de maisons ! En 1543 Aymeric Bovis prêtre possède un jardin qui confronte la terre et le claux de la Belle Croix. Hughes Arnal licencié et son épouse Gilberte de la Griller sont voisins et reconnaissent leur maison aux Faure de Mirandol qui paraissaient avoir acheté les rentes de la Vere Croix.

L'église est enclavée dans un grand terrain, et au milieu du XVIIe siècle on la décrit « comme une mazure dans laquelle toute sorte de bestiaux entre ».

La maison qu'on présume être l'Hôpital par les marques qu'elle en a, et d'avoir été l'hospitalité et le logement des pèlerins, est aujourd'hui possédée par trois familles auxquelles elle a été arrentée après la ruine.

LE SAINT ESPRIT

Le sort de l'Hôpital de Saint Esprit n'est guère fameux. Bien que l'on parle encore au XVI^e siècle de cet hôpital, en 1504, on nous informe au XVII^e siècle que par la négligence des fondateurs (les Sarret) il est « tout péri, soit pour le regard des titres et fondation, fonds et revenus, que l'un et l'autre se sont appropriés, soit au regard des édifices qui ne sont que mazures ».

Il est vrai qu'à la fin du XVII^e siècle l'Ordre du Saint Esprit a été dissous et ses biens donnés à d'autres ordres hospitaliers, tels que l'Ordre de Saint Lazare et du Montcarmel. C'est une opération de Louvois et de Louis XIV.

Est-ce le cas de l'Hôpital de Martel, et qui sont « l'un et l'autre » qui se sont attribués ces biens ?

Le Chanoine Albe fournit une explication : les biens ont été divisés entre la grande prieure de l'Hôpital Beaulieu et la famille X.. qui en 16.. en font reconnaissance au vicomte de Turenne. L'abbé, comme d'autres ecclésiastiques du XIX^e siècle, répugne à nommer des gens qui ont acheté des biens d'église et qui risquaient d'avoir des descendants.

En l'occurrence, il s'agit de la famille Bordarie, dont un membre Mr Pierre Bordarie, est nommé par les consuls chapelain de l'Hôpital Saint Marc en 1571.

ACHAT BORDARIE

Il est bien placé pour conseiller son frère ou cousin, Pierre Bordarie, routier à la Sarrétie, époux de Gabrielle Feyssac, fille d'un célèbre médecin de Brive, d'acheter les terres du Saint Esprit.

Guillaume Bordarie, avocat (1595 - 1657), époux de Marie de Salvat, succède à son père. Jean Bordarie bourgeois, époux de Marguérite de Maussac de Ligneyrac, achète aux consuls une part des communaux de Tilliry (16 sétérés) pour agrandir son domaine de Saint Esprit. Il meurt en 1693.

Des Bordarie, le domaine de Saint Esprit passera par mariage aux Roger de Leyrac puis au XVII^e siècle aux Fournier, puis aux Linars. Il est mis en métayage.

L'HOPITAL SAINT MARC

Seul l'Hôpital Saint Marc subsiste, même si on nous fait remarquer que « par la disparition de la Vraye Croix et du Saint Esprit, cela porte un grand préjudice, non seulement aux pauvres étrangers, mais aussi à l'Hôpital Saint Marc, qui porte seul l'un et l'autre fardeau, soit des pauvres de la ville auquel il est destiné, soit aux dits étrangers ».

Au XV^e siècle Jeanne de Vayrac succède comme dame prieures à Delphine du Bosc en 1461, avant de devenir prieure des Fieux. Lui succède Antoinette de Barasc puis, en 1498, Antoinette de Lespinasse.

Au XVI^e siècle, après la mort d'Antoinette de Lespinasse, vient Marguerite de Bar (1524 - 1570). Elle restaure la chapelle. En 1527 Mr Ponisso, mais les consuls ont changé d'avis ? En 1529 c'est une benedictine Catherine de Miers qui gère l'Hôpital.

Viendra ensuite une clarisse, Barthelemye Jouffre de Chabrignac qui non seulement se défroque et se marie mais se convertit à la Réforme.

Les religieuses abandonnent l'Hôpital durant les guerres de religion. Mr Pierre Bordarie est chapelain, mais il n'a plus de nonnes sous sa direction spirituelle.

Jusqu'en 1618, il n'est plus question d'hôpital mais seulement d'un bureau des Pauvres, qui distribue des aumônes. On peut penser aussi que les confrères de métiers, selon leurs statuts, venaient en aide à leurs membres nécessiteux. Puis, dans les bâtiments de la rue droite renaît l'hospitalité.

Citons en particulier une confrérie de la charité composée de femmes et de jeunes filles, dirigées par le curé, qui s'occupait des pauvres malades.

LE PROCES DE L'HOPITAL

Quant à l'Hôpital Saint Marc, quoique désaffecté, il va faire l'objet d'un procès interminable, entre Françoise I et Françoise II de Mirandol religieuses de Saint Jean, devenu Ordre de Malte, et les consuls de Martel.

Commencé en 1658, et terminé en 1683, il met aux prises non seulement les consuls et les maltaises, mais le commandeur de l'Ordre de Malte et l'évêque de Cahors - passant du parlement de Bordeaux au grand conseil puis faisant la navette entre les deux. Les religieuses excommuniées par l'évêque puis réconciliées par le Pape, soutenues par les grandes familles de l'aristocratie locale, arrivent à l'emporter.

Les consuls finissent par céder l'Hôpital sans contrepartie. Les Maltaises, n'assurent pas de soins. Elles prennent en pension des demoiselles de la noblesse, bientôt concurrencés par les Mirepoises, installées en ville. Le prétexte pour ne pas accorder l'hospitalité est la ruine ou exigüité des bâtiments.

Sous Louis XIV les hôpitaux sont considérés non seulement comme des lieux où on soigne les malades mais comme des prisons, où l'on envoie les vagabonds, les mendiants et les femmes de mauvaise vie.

C'est dans cette ambiance qu'en 1718 une pieuse dame, Anne de Laborie, épouse M. de Longueval, trésorier de France, teste en léguant sa maison aux pauvres, pour en faire un hôpital. Mais ni son mari, ni sa soeur Mme Tournier, usufruitiers, n'ont garde de faire connaître ce testament et il faut attendre 1738 et un accord privé, en présence de l'évêque de Cahors, pour que les héritiers versent 30.000 livres, puis, en 1760, 29.000 livres.

La maison Laborie et deux autres maisons situées au delà de la Porte penche sur la route de Vayrac sont appropriées en hôpital, confié à des soeurs hospitalières de Saint Vincent de Paul ou de la Charité. Bien pourvu, l'hôpital s'agrandit, des bâtiments sans grâce sont édifiés par un cordelier, le frère Antoine. On tente une filature, on installe une apothicairerie qui fait concurrence aux potards locaux.

A la veille de la Révolution, l'hôpital jouit de 6000 livres de rente et nourrit une quarantaine de pauvres.

L'HOSPITALITE MARCHANDE

Martel était devenu au cours du XVIe et du XVIIe siècle une ville de « lettre et de lois ». C'est à dire que les avocats et les procureurs de la sénéchaussée avaient remplacé les marchands.

La route royale s'était détournée de la ville et passait désormais par Cressensac et par Souillac. Les marchands de cette dernière ville, forts du commerce des merrains et du sel, ne faisait que traverser Martel.

Dans ces conditions, on peut estimer que la rue de Brive, ou la place du Dehors, naguère si animées, se sont peu à peu endormies.

Les cabaretiers et aubergistes étranglés par les taxes sur les vins font entendre leurs protestations.

Ajoutons qu'au cours du XVIIe siècle les pèlerinages ont été de plus en plus surveillés : pour aller à Compostelle il fallait un certificat du maire, du curé et même de l'évêque et un passeport, sous peine d'être envoyé aux galères en cas d'arrestation. Bientôt les pèlerinages proches, tels que Rocamadour, ne se conçoivent plus que comme une sorte de procession paroissiale, curé et bannière en tête.

A LA VEILLE DE LA REVOLUTION

Tout cela explique qu'à la veille de la Révolution, on ne recense plus guère d'auberges et d'hôtelleries.

Citons deux exemples à propos de ces lieux d'hospitalité :

La maison de Pierre Monsours

D'abord la maison de Pierre Monsours, en 1747, dans les parages de la rue de Brive. Pierre Monsours y habitait avec sa mère : on y faisait un cabaret très fréquenté, ou il y avait au moins quatre lits, deux par chambre. Il y avait beaucoup de linge. On donnait au gens qui venaient boire des serviettes propres. Il y avait deux tables avec de longs bancs et de cuivre à l'ancienne mode. L'écurie voisine était une ancienne maison couverte de paille où l'on logeait sept à huit mulets.

La mère de Monsours tenait tout bien proprement. Elle fit une grande provision de linge et de meubles dans le temps de la disette des grains qui arriva vers 1696.

L'auberge du Soleil d'Or

L'auberge appartient à Pierre Dardenne au XVIIIe siècle, originaire de Bédrier, puis à son fils Gaubert et ensuite à son petit-fils Bernard né en 1757.

C'est là qu'en 1789, va mettre pied à terre Gaspard de Certain, sieur de la Meschaussée. Nous allons mettre pied à terre dans la principale auberge chez Dardenne, où nous dinames en compagnie d'un monsieur fort honnête, qui voyageaient pour le compte d'une grosse maison de commerce de Bordeaux, qui effrayée par l'avenir, cherchait à réaliser ses capitaux et à se retirer.

« Il m'offrit un café de première qualité à 12 sous, le sucre de même, pesé sans papier. Mais ce qui me tentait le plus était un service en grès d'Angleterre dont je connaissais par expérience toute la solidité ».

Bernard Dardenne, notable figure en 1792 dans la garde nationale. En 1815 il est qualifié de cabaretier, mais ceci est une autre histoire !

ANNEXE

Les sépultures signalées dans les registres de catholicité de Martel nous montrent le passage et la mort à Martel, de pauvres étrangers, colporteurs, marchands forains ou mendiants, soit à l'hôpital appelé indifféremment Saint Maur ou Saint Marc, ou dans la rue, ou dans un grange.

Je ne cite qu'un exemple, le grand hiver de 1710 :

- Le 12.01 : un pauvre innocent et idiot, de 35 à 40 ans. Il s'appelait François et n'a pas su dire son lieu de naissance.
- Le 27.02 : un vieillard de 60 ans trouvé mort dans une grange de Pierre Beaufort.
- Le 5.03 : Pierre Batier pauvre mendiant de Cavanhac, paroisse de Manhac, sa femme Catherine Marginié et leur fils Jean Batier.
- Le 13.03 : Philiberte Tebenet, pauvre mendiante, 17 ans, malade depuis deux mois, de Saint Julien de Creys (marquisat de Saint Rom en Lyonnais).
- Le 19.03 : un pauvre mendiant, 60 ans, à Combes, dans la grange du sieur Crozat, subitement.
- La veille en assez bonne santé. On lui a trouvé deux chapelets.
- Le 21.03 : Marie Vigé de la Vergne, paroisse de Condat Finier en Auvergne, pauvre mendiante 65 ans, près d'une fils qui était avec elle, appelé Pierre Vigé.
- Le 24.03 : Marguerite Bories âgée d'environ deux ans, portée par son frère Jean Bories de Rilhac (Noaillac en Limousin) mendiant.
- Le 26.03 : un pauvre appelé Léonard habitant Albignac assez près de Tulle, retiré hier chez Guillaume Portal de Cassages, confessé à Baladou, 40 ans.
- Le 10.04 : un pauvre inconnu, qui a dit être de Terrasson, a laissé un petit enfant âgé de 3 ans.
- Le 27.04 : Bernard Cellarié, laboureur de Julia (ville de Meymac) 50 ans.
- Le 29.04 : Jeanne Goudin de Cublac, pauvre mendiante, qui a resté tout cet hiver dans la ville, 35 ans.
- Le 3.05 : Pierre Seque de la Garde en Limousin, 70 ans.
- Le 4.05 : un inconnu.
- Le 6.05 : un inconnu.

Tous sont enterrés au cimetière des Pauvres.